

Quelques églises martyres du Toulinois

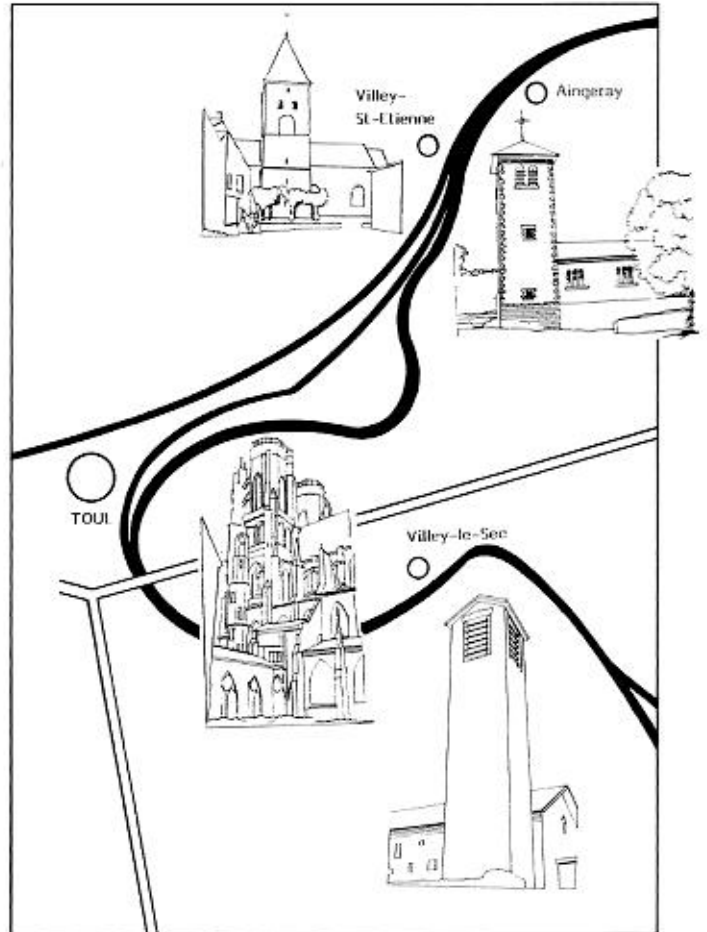
Lorsqu'on parcourt les prés et les champs dans l'intention d'y cueillir un bouquet, on s'arrête, de distance en distance, pour y choisir, ici ou là, une fleur ayant, allez dire pourquoi, attiré notre attention. Nous ne les cueillons pas toutes et il est bien malaisé de dire ce qui motive notre choix. C'est un tel bouquet, appelons le "florilège" pour feindre d'être savant, que propose ce numéro des "Études Toulaises" et ce bouquet rassemble un certain nombre d'églises de notre pays. Celles qui sont oubliées ne sont pas inintéressantes. Il n'est pas impossible qu'elles fassent, ultérieurement, l'objet d'un texte.

La commémoration du cinquantième anniversaire de la Libération de Toul nous fournit l'occasion de rappeler l'histoire des dommages qu'eurent à souffrir, lors de la dernière guerre, ces églises du Toulinois, et les restaurations qui furent réalisées depuis. Leur importance fut variable selon le cas et les délais de restauration traduisent ces différences.

Observons, en préliminaire à cette rétrospective qui ne prétend, en aucune façon à l'exhaustivité, que, parmi les édifices, tant urbains que ruraux, les églises, et particulièrement les plus anciennes, bénéficient d'une qualité de construction leur conférant, en général, une plus grande solidité et une meilleure résistance au souffle des explosions que la plupart des édifices privés. Qui n'a pu remarquer, en examinant les photographies du désolant spectacle d'une agglomération bombardée et incendiée, la persistance du squelette des églises dominant, de toute leur hauteur, les champs de ruines.

Il était difficile de laisser cachée, fût-ce provisoirement, la cathédrale de Toul. Réduisant intentionnellement sa description puisque d'autres y ont excellé, nous raconterons plutôt les misères qu'elle eut à souffrir et nous nous réjouissons de voir progresser sa restauration, tout en en déplorant la lenteur.

Michel HACHET



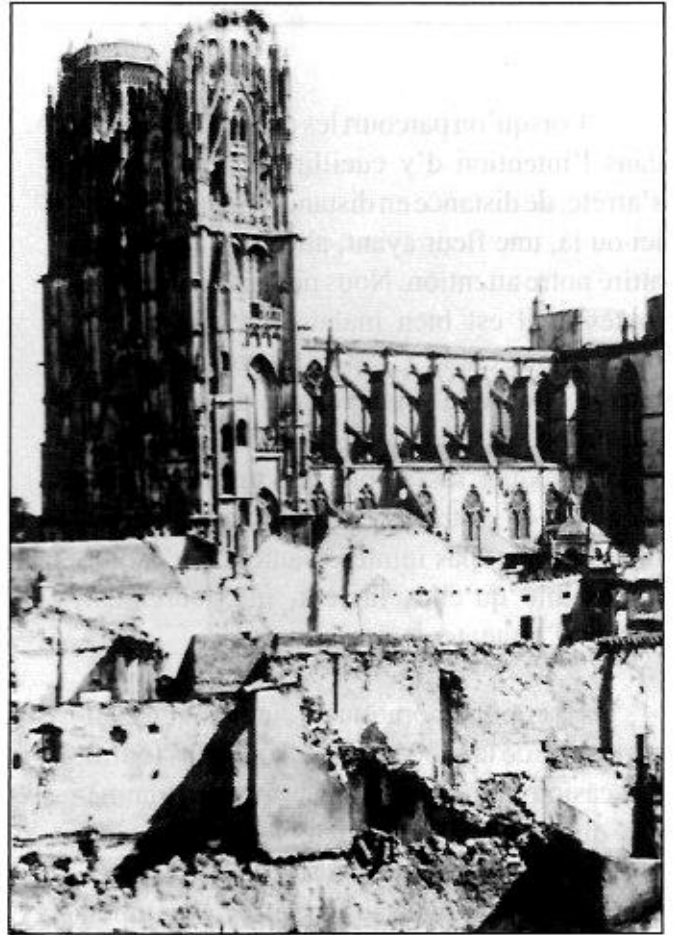
La cathédrale de Toul

par Michel HACHET

A qui aborde Toul, de quelque direction que ce soit, sa massive, mais harmonieuse, silhouette s'impose au regard. Elle domine largement tous les bâtiments de la ville. Edifiée entre le premier tiers du XIII^{ème} siècle et la deuxième moitié du XV^{ème} siècle, c'est un édifice gothique à trois nefs, doté d'un large transept, d'un chœur profond dépourvu de déambulatoire, de deux tours de façade et de deux tours de chevet de moindre hauteur. Sa nef centrale, contrairement à la plupart des grandes églises gothiques, ses contemporaines, ne possède pas de triforium, ni d'autre galerie qu'une modeste coursive de service entre les grandes arcades la séparant des collatéraux et les fenêtres hautes. Rappelons qu'elle a, en grande partie, conservé le plan de l'église romane qui l'a précédée, inspiré d'un modèle lorrain largement diffusé dans toutes les provinces rhénanes.

De graves dommages lui furent infligés lors de la très meurtrière "bataille de Toul", livrée du 18 au 22 juin 1940, dont le pathétique récit a été publié par un de ses acteurs: Pierre Ordioni. Mais ce n'étaient pas les premiers dégâts que lui infligeait la folie des hommes; en janvier 1794, toute la statuaire avait été détruite, en exécution d'ordres menaçants venus de Paris. On avait, pour réaliser cet affligeant programme, embauché des ouvriers payés cinq livres la journée. Au cours du siège que, durant quarante jours, en août et septembre 1870, la ville de Toul soutint contre les Prussiens, les obus n'épargnèrent pas la cathédrale qui eut à souffrir quelques dégâts, réparés dans les années qui suivirent, ce qui donna l'occasion de replacer, sur la façade, les seuls éléments de statuaire qu'on peut y voir, un grand Christ en croix et une Madeleine agenouillée.

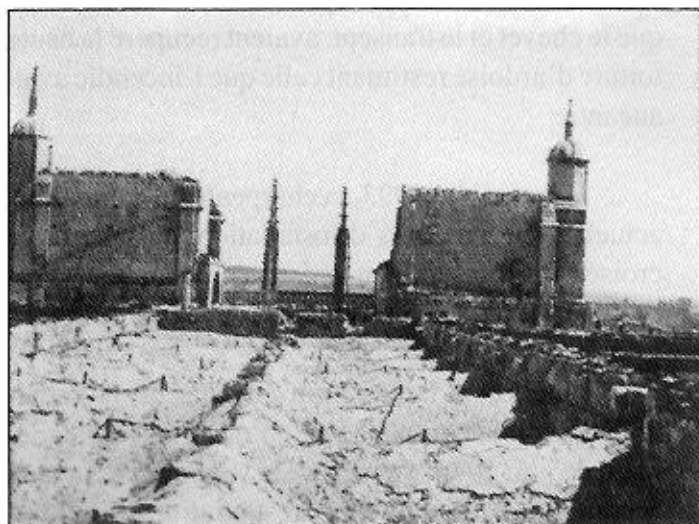
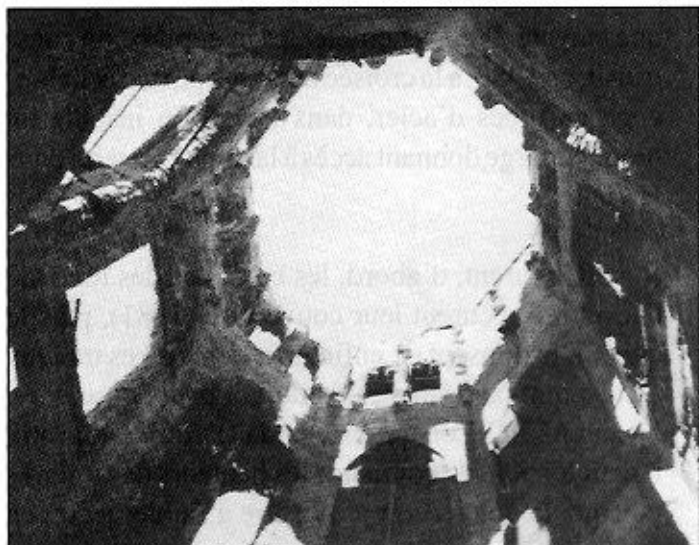
Lors des violents combats livrés à Toul, durant cinq jours, en juin 1940, l'artillerie et les incendies endommagèrent ou détruisirent maints immeubles.



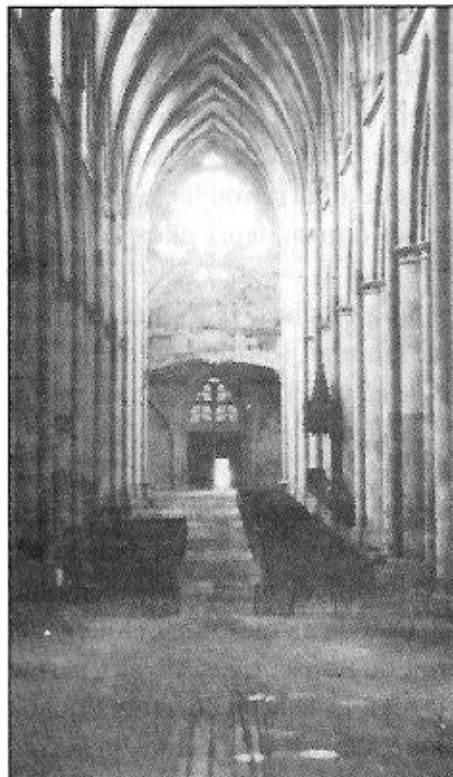
La cathédrale émergeant des ruines

La cathédrale ne fut pas épargnée, et le feu lui causa, le 20 de ce mois, d'énormes dommages. Non seulement toute la charpente des toitures fut la proie des flammes, mais le buffet des orgues, sur sa tribune, ainsi que le beffroi des cloches, logées dans la tour Saint-Etienne, s'embrasèrent. La tour, se comportant comme une cheminée où s'engouffraient les gaz de combustion, fut calcinée.

Afin de soustraire aux intempéries les voûtes, dont l'extrados recevait tous les outrages, la mise en place d'une toiture provisoire fut réalisée d'urgence,



dès l'année 1941. Très simple, en tuiles mécaniques posées sur une charpente en bois à faible pente, elle fut économiquement et rapidement réalisée et se révéla efficace, au début du moins. Il est probable que ceux qui en avaient ordonné la réalisation, ne l'avaient pas conçue pour durer longtemps. Elle est pourtant demeurée en place un demi-siècle. La tour Saint-Etienne écrêtée, et dont la pierre calcinée s'effritait, fut ceinturée d'un échafaudage protecteur de bois. Et, quelques années plus tard, eut lieu la patiente substitution des pierres dégradées par des pierres neuves, copiées à l'identique; elle dura jusqu'en 1958.



La nef, sans son orgue (ci-dessus)

Vue intérieure de la tour sud
(ci-contre, en haut)

Les combles (ci-contre)

C'est ensuite, que furent entrepris les travaux de réfection de la grande rosace de la façade, d'un diamètre de neuf mètres, et dont les remplages calcinés durent être remplacés. La tribune fut aussi l'objet de travaux, permettant d'y asseoir le buffet du nouvel orgue, remplaçant celui de Dupont, détruit. Ces travaux, admirablement programmés par l'architecte en chef des Monuments Historiques et exécutés par d'excellents tailleurs de pierre et d'habiles maçons, progressaient dans une certaine discrétion, les échafaudages en masquant la réalisation qui ne se manifesta au public que lors du démontage de ceux-ci. Les Toulousains n'ont pas oublié le nom de

Dominique Bortoluzzi qui, durant des années, oeuvra sur ce chantier. À l'automne 1962, la tribune et la rose étaient dégagées, le mutisme auquel la cathédrale avait été condamnée depuis l'incendie, allait prendre fin, elle allait retrouver la voix de ses cloches et celle de ses orgues, leurs places étaient prêtes.

Les cinq cloches, fabriquées par la fonderie Causard de Colmar, se firent entendre, pour la première fois, le 15 mai 1964, alors que l'orgue avait été inauguré le 23 juin 1963.

Les échafaudages ayant permis les importants travaux réalisés sur la façade et dans la partie occidentale de l'édifice, purent être démontés durant l'été 1973. Dans le même temps, étaient menés, dans le bras droit du transept, les travaux permettant d'y installer le retable de la crèche, remarquable ensemble classique, oeuvre d'Ignace Robert, conçu pour orner l'autel de la chapelle des Carmélites de Pont-à-Mousson, mais transporté à Toul, en 1844, par l'abbé Delalle, alors curé archiprêtre de la cathédrale. Jusqu'à l'incendie de la cathédrale, il était abrité dans une chapelle, occupant sensiblement l'emplacement de l'actuelle chapelle Saint-Jean.

Durant les années suivantes, on put voir les échafaudages, édifiés pour remettre en état le haut des murs du transept et de la nef, dégradés par l'action conjuguée du temps, du feu et de l'eau, ce qui permettait de rendre praticable le chemin de ronde extérieur. C'est à cette époque, que furent, également, restaurées les gargouilles évacuant l'eau des toitures, ainsi que les arcs-boutants recevant les poussées des voûtes.

Le temps venait d'envisager la réfection de la couverture. Elle était programmée depuis des années; des travaux préparatoires avaient été réalisés dans cette intention, car la toiture provisoire se dégradait d'une façon inquiétante, et l'opinion publique, ignorante des nécessités d'une programmation logique des travaux, s'en inquiétait avec quel-

que naïveté. Pour acheminer les matériaux, on construisit, en 1980, à la croisée du transept, une échafaudage en tubes d'acier, dans lequel on installa un monte-charge donnant accès à la trappe ouverte dans la voûte.

Ce furent, d'abord, les coupoles des tours de chevet qui reçurent leur couverture (1981), puis le chœur, le transept et, enfin, la nef; mais ces travaux s'étagèrent par tranches et, durant bien des années, jusqu'en 1992. Lorsqu'on regardait l'édifice de profil, il était loisible de comparer les hauteurs des toitures puisque la couverture provisoire à faible pente, en tuiles, était encore en fonction pour la partie la plus occidentale, donc la plus proche de la façade, alors que le chevet et le transept, avaient récupéré la haute toiture d'ardoise restituant celle que l'incendie avait anéantie.

Durant l'été 1993, la charpente du campanile, actuellement en cours d'installation, au faite de la croisée du transept, fut présentée au public, dans l'église, au pied de la tribune.

Quelle est la situation actuelle de la cathédrale? Si on la compare à ce qu'elle était, au lendemain de juin 1940, on mesure la somme des travaux accomplis et la qualité des restaurations programmées et ordonnées par les divers architectes des Monuments Historiques qui se sont succédés, et exécutées par les diverses entreprises, dont la compétence ne peut qu'inspirer l'admiration. Les Toullois et les Lorrains purent exprimer leur gratitude à ceux qui les ont fournis. Mais cette oeuvre est loin d'être achevée, et devra se poursuivre durant bien des années.

Actuellement, l'intérieur de la cathédrale n'est que partiellement accessible au public. Après la réfection des toitures, les enduits des voûtes, qui, durant longtemps, avaient subi les infiltrations, laissèrent se détacher quelques fragments dont la chute, estimée dangereuse, entraîna la décision de la

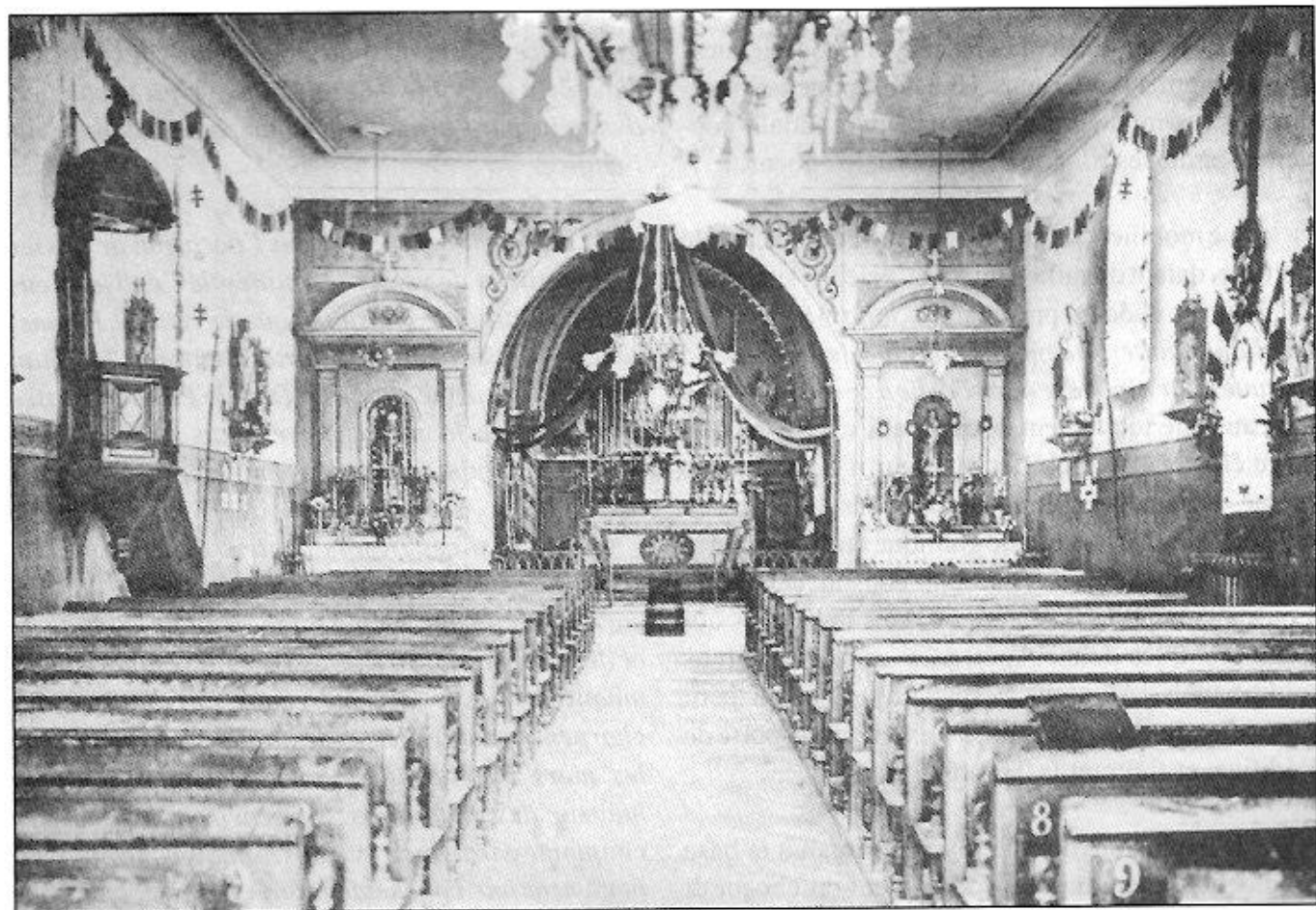
Commission de Sécurité, d'interdire l'accès du chœur, du transept et des collatéraux, et de placer un filet protecteur horizontalement dans la nef principale. D'autre part, les ouvertures des maintes verrières donnent accès à un grand nombre de pigeons qui souillent perpétuellement le bâtiment. Aucune liturgie n'est plus célébrée dans ce vénérable édifice qui ne conserve son âme que par la visite des touristes et

l'accueil des auditeurs des concerts qu'y organise, très heureusement, l'association "Le Pélican".

Souhaitons que, dans un proche avenir, cette douloureuse situation prenne fin et que la cathédrale Saint-Etienne, totalement rénovée, puisse prendre le rang qui devrait être le sien, parmi les trésors d'architecture gothique qui sont la gloire de l'Occident.

L'ancienne et la nouvelle église d'Aingeray

par Michel HACHET



Intérieur de l'ancienne église d'Aingeray.

Au début de septembre 1944, l'ancienne église d'Aingeray partagea le malheureux destin de ses soeurs de Velaine-en-Haye, Sexey-les-Bois et Villy-Saint-Etienne, et fut stupidement dynamitée par les Allemands en retraite, bien que située en un profond vallon, d'où elle ne pouvait servir ni de point de repère, ni de poste d'observation.

L'église d'Aingeray, placée sous l'invocation de saint Médard, évêque de Noyon, se composait de deux parties d'époques et de style différents: à l'est, un choeur, voûté d'ogive, datable de la première période gothique, séparé par un arc triomphal en plein cintre, d'une vaste nef rectangulaire, permettant de la classer sous la désignation, qui d'ailleurs n'a rien de péjoratif, d'église-grange. Deux autels latéraux, pourvus de retables de style classique, avec niches encadrées de pilastres dédiés à la Vierge, à droite, et à saint Nicolas, à gauche, complétaient l'aménagement intérieur. Une volumineuse tour-clocher, surmontée d'une toiture pyramidale couverte d'ardoises, flanquait, au nord, le choeur.

Le mobilier comportait un grand tableau, huile sur toile, datant du milieu du XIX^{ème} siècle, suspendu au fond du choeur, présentant "Saint Médard accueillant sainte Radegonde quittant le faste de la royauté pour répondre à sa vocation de moniale". Ce tableau a été totalement détruit par l'explosion. Un autre élément du mobilier intérieur n'a pas subi le même sort et peut être admiré dans la nouvelle église. Il s'agit d'un retable gothique tardif, en pierre calcaire polychrome, figurant, en son centre, le Couronnement de la Vierge et, dans les niches qui l'entourent, les douze Apôtres, avec leurs attributs traditionnels. Ajoutons à ce patrimoine, un petit groupe sculpté, surmontant, à l'extérieur, la porte de l'édifice, et figurant la Trinité.

L'explosion, dont le foyer se situait à la base du clocher, a entraîné l'effondrement du choeur et provoqué la chute de diverses couches d'enduits recouvrant les murs intérieurs de celui-ci, laissant,

durant quelque temps, apparaître de notables portions de très anciennes peintures au badigeon figurant, entre autres sujets, le martyr de saint Sébastien. Les intempéries les ont rapidement effacées.

Voici le récit qu'en fit l'auteur à un groupe d'élèves du collège de Liverdun, lors d'une recherche sur ce village du Toulouais (Etudes Toulouaises, XXXIII, 1984, T. III et IV, p. 69-70):

"Le 6 septembre 1944, à 8 heures, les troupes allemandes en retraite, donnent à la population d'Aingeray, l'ordre d'évacuer immédiatement le village. Encadrée par les Allemands, la population, portant quelques effets dans des baluchons, doit passer par les chemins et se diriger, par Sexey-les-Bois, vers Maron, après une nuit passée dans la forêt. Lors de cette nuit du 6 au 7 septembre, les évacués entendent une violente explosion..., c'est le clocher, dynamité par l'armée allemande, qui s'effondre sur l'édifice.

Le 5 octobre 1944, j'eus l'occasion de passer à Aingeray et de visiter les ruines de l'église. J'eus la consolation de constater que le retable Renaissance, qui surmonte la porte d'entrée, "... "était intact. L'ancienne statue de Dieu le Père, incrustée au-dessus de la même porte, mais à l'extérieur, n'avait pas subi de gros dommages.

Mais, si ces trésors avaient été épargnés, le choeur de l'église, sur lequel était édifiée la tour carrée du clocher, s'était effondrée par la chute de ce dernier. Les débris des nervures des ogives étaient amoncelés, avec des morceaux des poutres des charpentes, sur les restes de l'autel."..." Par contre, les murs du choeur restaient debout jusqu'à la hauteur des chapiteaux, soit environ deux mètres cinquante à trois mètres. Sous le badigeon, on voyait nettement une couche de plâtre, décor polychrome où prédominait la couleur verte... Elle doit être attribuée à la reconstruction de l'édifice ou à son

embellissement, lors de la prospérité qui accompagna le règne de Stanislas (par Pierre Finelle, en 1740). Cette couche était en fort mauvais état, elle recouvrait la couche la plus profonde, constituée par le crépi des murs sur lequel était peint, non pas en fresque, mais à la peinture à la colle sur fond de badigeon, une série de personnages, dessinés au trait, à l'ocre rouge, avec rehausses de jaune, de bleu très pâle, de gris noir et d'un peu de vermillon. Cette couche de crépi avait été systématiquement martelée pour donner prise à la couche de plâtre qui la recouvrait.

C'est sur le mur nord du chœur qu'apparaissait un notable fragment de la couche la plus profonde; elle paraissait représenter le martyr de saint Sébastien. Ce personnage, très imparfaitement conservé, était attaché au moyen de cordes au tronc d'un arbre de facture assez conventionnelle, peint en jaune. Le corps du personnage était percé de plusieurs flèches de forte taille et, détail d'une touchante naïveté, le pied droit du martyr, était figuré avec sept orteils! On voyait, à sa droite, un personnage d'environ quarante centimètres de haut, agenouillé dans l'attitude traditionnelle du donateur. "... Un cartouche, indiquait en caractères gothiques que ce pieux personnage, vêtu d'une robe bleue à manches et d'un manteau blanc, et, à côté duquel on distinguait un couvre-chef en fourrure, décoré d'une plume, se prénomait Mathieu. Quant à son nom, qu'il aurait été pourtant intéressant de retrouver, le mauvais état du fragment en supprimait au moins deux lettres; on lisait: LPAMT. Au-dessous de ces deux personnages et séparé d'eux par un motif décoratif gothique, on distinguait la tête d'un troisième dont le corps disparaissait, caché par les boiseries du chœur qu'il aurait fallu pouvoir arracher à ce moment. Entre les personnages, le fond était semé d'étoiles stylisées.

L'ensemble du fragment, malgré d'indéniables naïvetés et certains aspects conventionnels, dénotait l'oeuvre d'un véritable artiste qui, non

seulement, traitait les plis des draperies avec science, mais savait donner à ses personnages, un ton de simplicité, de spiritualité et d'apaisement qui caractérise les auteurs gothiques. Le style de cette peinture ainsi que certains détails vestimentaires, qui y étaient figurés, semblaient devoir la faire remonter à la première moitié du XV^{ème} siècle.

J'ai parlé de cette oeuvre au passé, car, lorsque j'ai pu retourner à Aingeray, quelques mois après, la pioche trop diligente des équipes de déblaiement, n'en avait pas eu pitié et les intempéries avaient fait le reste, l'anéantissement total de cet émouvant vestige était achevé".

La reconstruction de l'église, après le retour de la paix, en a simplifié le plan, le réduisant, pratiquement, à un espace rectangulaire. Il n'a malheureusement pas été possible de restituer le chœur gothique, et, c'est un banal volume parallélépipédique, prolongeant celui de la nef, qui joue ce rôle; une simple rupture de niveau du sol en marque la limite.

Le clocher conserve son emplacement, mais il a changé d'aspect. Il n'est couronné que d'une simple toiture à quatre pans, à faible pente, en tuiles. Il abrite trois cloches, dont la voix rythme la vie de ce paisible village, discrètement blotti au creux d'un vallon, à son débouché sur le cours de la Moselle.

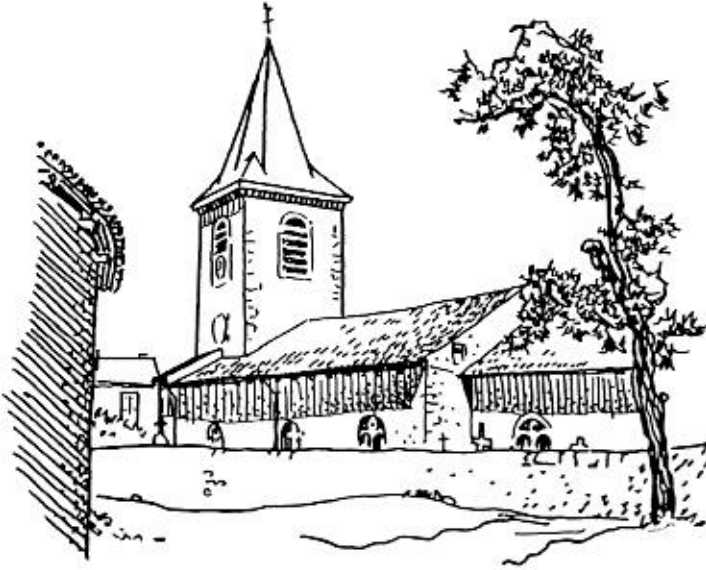


Dessin de l'auteur

Villey-le-Sec, les jours sombres de 1944

par René JOLIN et Jean-Pierre URIOT

(Extrait de *Villey-le-Sec, un village à travers les âges*, EtudesTouloises, N° 22 et 24, Toul 1981, 110 p., ill., p. 78.)



L'église jusqu'en 1940.

...Longtemps, l'église de Villey-le-Sec allait vivre des jours tranquilles, rythmés par la sonnerie des angélus quotidiens, les carillons joyeux des baptêmes et des mariages, les glas qui accompagnent ceux qui s'en vont. C'est à peine si elle se souvient, à la fin du siècle, de la querelle qui opposa son curé, l'abbé Thouvenin, à l'instituteur républicain Blondlat.

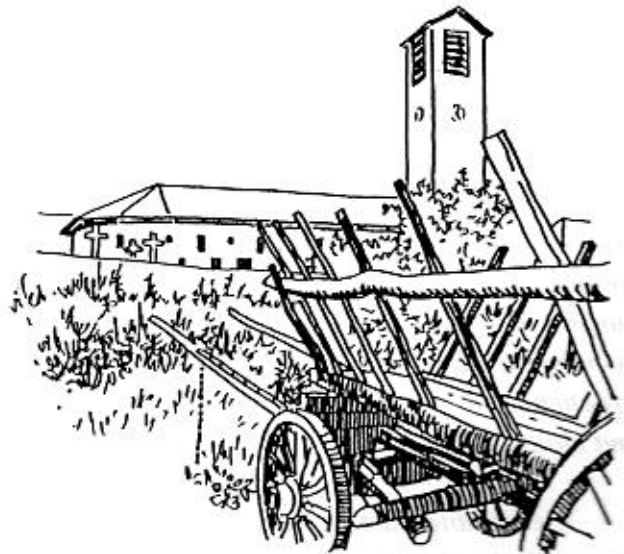
En 1936, un artiste lorrain, ami de l'abbé Tretsch, curé de Gondreville et de Villey, retrouvait, dans les combles de l'église, une vieille statue de pierre, couverte de poussière. Il s'agissait d'une Vierge à l'enfant de l'Ecole Bourguignonne de la première moitié du XVI^{ème} siècle. Restaurée, elle reprenait sa place dans le chœur.

Mais, bientôt, des jours sombres allaient en-deuiller Villey-le-Sec. L'église, comme les habitants et les maisons du village, sont les victimes

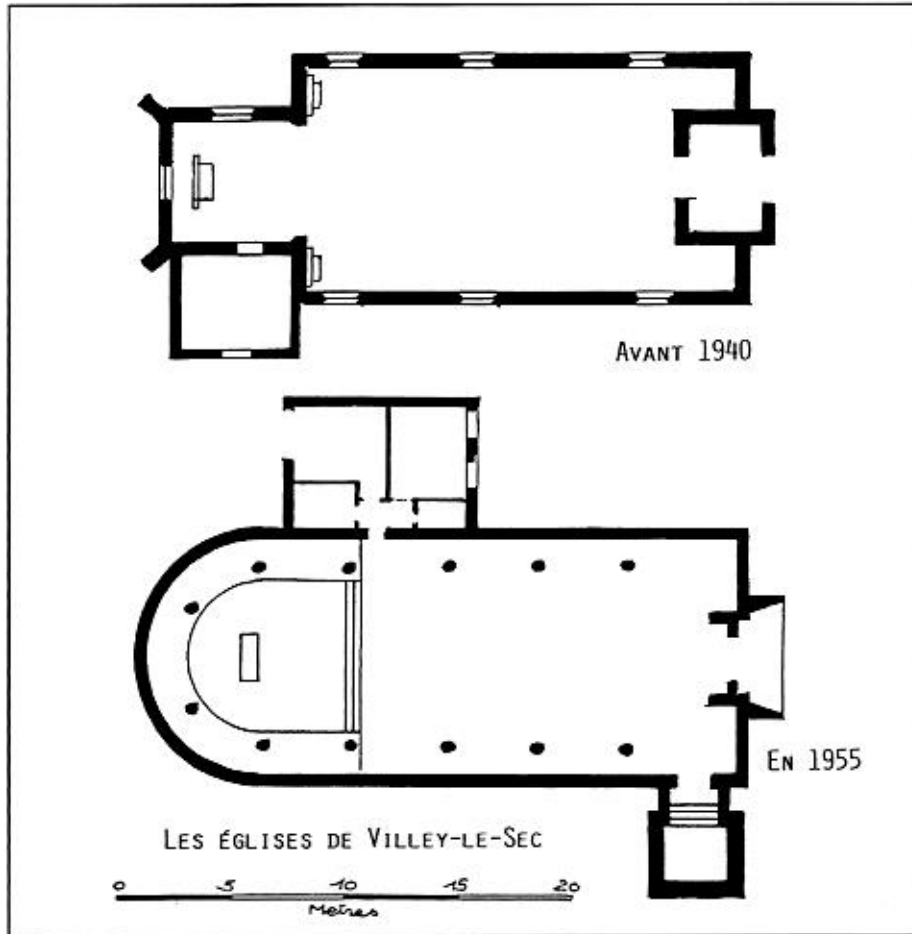
innocentes de la guerre.

Le 7 septembre 1944, les S.S. qui occupent la région, font sauter le clocher. Le lendemain, l'incendie qu'ils allument dans les maisons voisines, se communique à la charpente de la nef, parachevant la destruction de l'édifice. Il n'en reste plus qu'un tas de pierres éboulées, des murs calcinés et le chœur voûté, noirci par les fumées que les services de la reconstruction vont bientôt faire disparaître, ne laissant subsister, au milieu des tombes du cimetière, que la base des murs détruits.

Pourtant, la vie religieuse reprend: la grosse cloche, retirée des décombres, est installée en haut d'un échafaudage, et, la grange de la maison Picard, voisine du presbytère, est aménagée pour célébrer les offices du dimanche. Quelques temps après, une chapelle provisoire, en bois, est édiflée à l'emplace-



L'église nouvelle.



ment de la maison Jolin, tandis que le charpentier du village, Albert Gérard, dressait une nouvelle charpente pour recevoir la cloche.

La nouvelle église

Dix ans allaient se passer, avant que la municipalité ne puisse reconstruire une nouvelle église. Due au talent de l'architecte toulinois Gaston Schmit, elle allie l'économie des moyens -la dépense totale, mobilier compris, s'est élevée à 17 millions de F. "1955"-, au charme de la simplicité. Sa toiture en bois, soutenue par douze troncs de sapin des Vosges, semble planer au-dessus du mur semi-circulaire du chœur prolongé, sans brisure ni décrochement, par ceux de la nef, laissant filtrer une mince bande de lumière, sur toute la longueur.

Faits de moellons apparents, les murs sont

percés de multiples ouvertures rectangulaires où s'encastrent des vitraux faits de blocs de verre coloré, imaginés par les verriers Etienne Martin et François Stahly, et où la fraîcheur du matin se retrouve dans les tons bleus qui garnissent le chœur, tandis que les tons rouges et ocres de la nef, s'illuminent au soleil couchant.

Des bancs de bois simples et pratiques garnissent la nef, au sol fait d'un béton de petits cailloux de la Moselle. L'autel est un simple bloc taillé dans la pierre d'Euville. Il complète l'austérité de l'ensemble, tandis que la statue de la Vierge, rescapée du désastre, apporte une note de couleur discrète.

Le 11 septembre 1955, l'église nouvelle est solennellement inaugurée, en présence de Louis Lhuillier, maire, et de l'abbé Ségault, curé, par Monseigneur Marc Lallier, évêque de Nancy et de Toul, et, les cloches, qu'il vient de baptiser, lancent, à nouveau, leur carillon dans le ciel de Villey, après onze ans de silence.

La plus importante (640 kg.), Marie, du nom de sa marraine Marie Hechon, rappelle le souvenir des anciennes cloches dont elle porte aussi les noms. La moyenne (440 kg.), porte le prénom de sa marraine, Marie Bigard. Elle chante la résurrection de l'église détruite, tandis que la plus petite (320 kg.), Thérèse, comme sa marraine Thérèse Curel, elle rappelle le souvenir des innocentes victimes de septembre 1944.